

Mélikah Abdelmoumen

Gascoigne, David (ed.). *Violent histories: Violence, Culture and Identity in France from Surrealism to the Néo-polar*. Peter Lang, Oxford, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Wien: 2007. 207 p.

Dans ce livre en forme de chambre d'échos, d'où est exclu tout snobisme en matière de choix des auteurs traités, David Gascoigne présente une série d'articles sélectionnés parmi les communications d'un colloque tenu en 2003 à l'Université de St-Andrews, intitulé « Violence, Culture and Identity ». L'opus qu'il dirige a pour axe central la réflexion sur la violence et sa représentation en littérature française du XXe siècle.

En ouverture, dans un essai étonnant - un texte qui a des résonances troublantes dans le présent - , Peter Read se penche sur les réactions virulentes de divers intellectuels français à un texte de Jean Clair. Ce dernier, réagissant dans *Le Monde* à deux expositions consacrées au Surréalisme peu après les événements du 11 septembre 2001 à New York, déclarait que le mouvement Surréaliste était l'ennemi de la civilisation occidentale et affirmait qu'entre autres par ses discours agressifs, son nihilisme et ses appels à la révolte, il n'était rien de moins qu'un précurseur de la pensée terroriste d'Al-Qaeda. Read rend compte des ripostes de plusieurs penseurs et philosophes français qui tentaient de démontrer que la violence ne se trouve pas du côté du Surréalisme, mouvement artistique d'une grande complexité justement issu des ravages de la Première Guerre mondiale, mais bien d'une pensée occidentale obtuse, convaincue de son universalité et de son bon droit, celle que défend Clair - et contre laquelle s'insurgeaient précisément les Surréalistes.

Ainsi, le ton de l'ensemble du recueil est donné.

Dans le texte qu'il consacre à Malraux, David Gascoigne étudie le « musée imaginaire » de l'auteur, et plus précisément l'ensemble d'images récurrentes qui, selon lui, servent de terreau à l'élaboration d'une vision des rapports liant esthétique et idéologie, rapports qui évoluent au fil de l'oeuvre de l'écrivain. Kirsteen Anderson se penche sur les *Réflexions sur la question juive* de Sartre, et sur l'engagement de l'artiste par le biais de ses oeuvres, lieux d'une parole soucieuse de remettre en cause ce qui est appelé, à plusieurs reprises dans le recueil, « l'establishment ». En fait, à travers tous les textes de *Violent Histories*, c'est le rapport trouble qu'entretient la France à « l'autre » - et la violence qu'il sous-tend, suppose ou entraîne - qui est étudié, disséqué, remis en cause. Dans le cas de Sartre, par exemple, la première définition du juif serait liée non seulement au rapport de l'écrivain à l'exclusion mais, également, elle dirait quelque chose de *son propre sentiment d'exclusion*. Anderson en étudie aussi l'évolution, au fil des années, dans le travail de Sartre.

On passe ensuite, en quelque sorte, à un autre cycle. On sentait déjà dans les trois premiers textes, en filigrane, le spectre des 1^e et 2^e Guerres mondiales. C'est le fantôme de ces violences-là qui va maintenant dominer un autre groupement d'articles, dans ce voyage qui ressemble à une « histoire par bribes » de la littérature comme lieu de la parole/pour la parole de l'autre, comme lieu de contestation et de témoignage. Par exemple, dans son texte sur Camus, Toby Garfitt se penche sur la représentation de l'autre comme bouc émissaire dont la société a besoin pour conserver son équilibre et sur le sacrifice de ceux qui, tel Meursault, se donnent eux-mêmes en pâture à la mécanique absurde et cruelle du monde, se constituant bouc-émissaires ou martyrs, mais y gagnant une dignité, celle de ne pas juger ses bourreaux, et d'ainsi dépasser ceux qui ont voulu l'ostraciser.

Le texte de Mairéad Hanrahan se penche sur une parole contestataire d'une grande force et d'une lucidité qui frappe, celle de Genet. Ici, l'autre devient le lecteur, auquel le narrateur/l'auteur s'adresse en le mettant violemment à distance, par exemple en passant par un « vous » glaçant, ou en le mettant face à la violence de sa propre société, sans ménagements. On passe donc ici à une autre section du recueil, qui aurait pour centre l'oeuvre comme geste de révolte opposé à la violence historique, politique ou sociale.

Les fils tissés jusqu'ici par l'ordonnement des articles, ceux de la violence dans le rapport à l'autre (en passant par les thèmes du racisme et du rapport du citoyen à l'Etat en temps de guerre), vont s'adjoindre une autre trame, celle des liens entre violence, mémoire et définition de soi - avec le texte de Dervilla Cooke sur Patrick Modiano. En se penchant principalement sur le néo-polar ou la littérature française très contemporaine, les trois derniers articles ajoutent un dernier pan à l'ouvrage : celui de l'homme comme autre de « l'Establishment », celui du choc violent de l'exclusion, de son terrible héritage, celui de la constitution d'une identité envers et malgré la mémoire de l'exclusion ou pire, celui de la recherche de soi en tant que « descendant d'exclus ». Les oeuvres de Jean Amila, Didier Daeninckx, Leila Sebar, Thierry Jonquet et Nancy Huston servent de base à Alan Morris, Margaret-Anne Hutton et David Platten pour l'élaboration de textes étonnants et riches, qui redonnent à ces oeuvres contemporaines et parfois méconnues leur juste place au sein d'une littérature qui serait à la fois véhicule d'une mémoire alternative, et qui tenterait de rétablir une autre vérité historique, ou plutôt une *vérité historique de l'autre*.

En définitive, on en vient à retenir cette expression, reprise plusieurs fois dans les derniers essais de *Violent Histories*, cette locution glaçante parce que si facile à rapprocher de l'actualité : la France aurait tenté, et tenterait encore de définir sa propre identité *par l'exclusion*. Et c'est précisément là que la chambre d'échos qu'est le recueil se met à résonner, que cette remarque sur la définition de soi par le rejet de l'autre prend tout son sens, et que l'on repense aux autres textes du recueil, qui ne le formulent pas aussi clairement mais le disent tout de même.

Violent Histories, au-delà de son intérêt littéraire ou critique, est un livre troublant, qui amène même le lecteur à se demander si un tel assemblage d'essais, écrit par des chercheurs français, aurait été possible. Au-delà des analyses littéraires disparates qu'il propose, réunies autour d'un thème porteur, il dit des choses vraies et troublantes sur la France d'aujourd'hui.

Dans son avant-propos, David Gascoigne tente d'expliquer au lecteur les divers sens du mot « violence » et d'en montrer les trois « stages » ou définitions qui seront abordées dans les chapitres qui suivent. Ce texte, un brin explicatif, m'a semblé tenter de trouver artificiellement une unité que le lecteur, selon sa sensibilité et sa culture, saura aisément trouver parmi les fils multiples qui lient l'ensemble des essais. C'est cela qui fait la richesse du livre, et le lecteur attentif pourra être surpris, stimulé par le fait que c'est à lui d'identifier le sens du vocable « violence » propre à chaque texte, d'en constater la troublante polysémie et, corollairement, l'omniprésence.